

---

*Pierre Veilletet*

---

**A CHACUN**

---

*Pierre Mertens • Jean Guerreschi*

---

**SA LIBRAIRIE**

---

*François Bon • Jacques Abeille*

---

**LA MACHINE A LIRE**



## *Préface*

---

---

*La Machine à Lire a aujourd'hui dix ans. Si d'aucuns doutent qu'il s'agisse de l'âge de raison, nous apportons là la preuve de leur erreur. Non contents de diffuser cet ouvrage auprès du public (ce qui est donc là notre fonction naturelle et contemporaine), nous l'avons conçu et édité (ce qui l'est déjà moins), mais surtout nous avons renoncé en toute dernière*

*extrémité, il est vrai, à l'écrire nous-même. Nous pensons, par ce sacrifice, avoir su préserver le plaisir du lecteur.*

*En effet, de tous les termes s'apparentant à l'activité du livre, celui de libraire en est le générique. Le libraire est, historiquement et étymologiquement, l'auteur, le copiste et celui qui conserve les documents; la librairie est le lieu où on conçoit les livres (libraire-éditeur), où on les fabrique (libraire-imprimeur), les conserve, à usage public ou privé (la bibliothèque) et où on y fait «commerce du livre», ce dernier sens étant devenu son acception contemporaine.*

*Si l'évolution du terme peut paraître réductrice, sinon mutilante, les libraires se consolent aisément, persuadés du fait que fort peu d'entre eux feraient de bons écrivains, sinon même de bons préfaciers, et que la fonction publique qui leur est aujourd'hui dévolue suffit bien largement à remplir leurs journées.*

*Les écrivains à qui nous avons demandé les textes de ce recueil n'ont en commun que l'admiration que nous portons à leur travail. Ils ont aussi en commun d'attribuer une fonction quelque peu magique à ce lieu où des textes et des «lectures» se rencontrent quotidiennement. Après tout une librairie est bien un peu une maison de passe : l'usager y choisit son plaisir et on y trouve toujours une porte dérobée.*

*Certes, être libraire, voilà qui n'est pas le plus vieux métier du monde; les augures mac-luhaniens*

*(et malveillants, fées carabosses de la communication) nous avaient annoncé la mort de l'imprimé; il est seulement vrai que les terrorismes, fanatismes, totalitarismes, intransigeances de tous poils, se sont toujours laissé tenter de donner raison à cette vieille terreur de l'homo-liber : la prohibition, la destruction des livres, de tous les livres de préférence. C'est bien la preuve, a contrario, que davantage que l'outil de tous les savoirs et de tous les voyages, le livre est peut-être le plus bel espace de liberté que l'homme se soit inventé.*

Henri Martin

S O M M A I R E

Pierre Veilletet  
*Emma*  
page 11

Pierre Mertens  
*Une vie illisible*  
page 37

Jean Guerreschi  
*Le diable et le commis-voyageur*  
page 47

François Bon  
*Portrait-charge*  
page 53

Jacques Abeille  
*Outre Mémoire*  
page 63



*Pierre Veilletet*

*Emma*

A l'époque où la ville commença d'exercer jusqu'au fond des campagnes sa puissante attraction, le père d'Emma pesa le pour et le contre. Sa vie à Labastide lui fournissait depuis toujours air pur, quiétude et bonne chère. La reconnaissance des villageois, qui s'exprimait par des dons aussi précieux que

les premières fraises, les paniers de cèpes, les bécasses et les œufs du jour, étendait en effet au notaire les devoirs rendus au curé, à l'instituteur et au médecin les jours de visite.

Quoiqu'il n'en eût point connu d'autre, Gabriel Didones appréciait les avantages de ce régime. Il n'était pas blasé. Le parfum du chèvrefeuille entrant par la fenêtre du jardin, le froissement nocturne des bêtes et la brume légère du matin l'émerveillaient encore. Il croyait que toucher la terre, jour après jour, et les choses de la terre dans l'ordre qui leur a été départi, demeurait le meilleur moyen pour sentir sous sa main la réalité du monde. Il admettait volontiers que, lui, Gabriel Didones, notaire et fils de notaire à Labastide, se trouvait à sa place entre les collines jaunes et la forêt de pins, mais sans doute cette conviction ne lui suffisait-elle plus puisque le fléau de la balance oscilla en faveur de Portville. L'attrait de commodités supérieures, telles que le téléphone, l'éclairage public ou le tramway, n'entraînait pour rien dans son choix. La vaste demeure à perron qu'il occupait au centre du bourg offrait le confort dû à sa charge; et il n'avait pas besoin de lampadaires pour se retrouver dans ce modeste entrelacs de maisons dont il connaissait pierre par pierre la valeur passée, présente et future.

La perspective de rompre son veuvage et de donner une seconde mère à Emma, sa fille unique alors âgée de six ans, ne le guidait pas davantage. Il était même persuadé que la rumeur paisible de Labastide et son odeur de bonne bête lui manqueraient un jour; mais à la ville (et en ceci résidait aux yeux de Gabriel Didones son irrésistible supériorité) il y a des cinémas et des librairies. Le notaire enrageait de découvrir, dans les revues auxquelles il était abonné, l'existence de livres et de films d'autant plus captivants que leur accès lui était interdit. Il doutait qu'une salle de cinéma ouvrît jamais ses portes à Labastide. Quant à la bibliothèque familiale, objet de tous ses soins, il lui semblait qu'elle s'étiolait doucement. Certes il y retrouvait avec le même plaisir Renan et Tocqueville dans leurs habits de maroquin rouge; il ne se lassait jamais de reprendre à leur début les Mémoires d'Outre-Tombe. Mais lorsqu'il levait les yeux pour considérer l'alignement presque militaire de ses in-douze, in-octavo, in-quarto, in-folio, dont les cuirs luisaient dans la pénombre, il avait l'impression que ses livres tournaient le dos à la vie.

Gabriel Didones n'était pas de ces bibliomanes qui laissent reposer leurs plus beaux ouvrages pour leur épargner la blessure du

jour et qui évaluent le prix de leur bibliothèque à la rareté des éditions ou à leur poids de beau papier. Que lui importait de s'adosser à une muraille de volumes si celle-ci devait se fossiliser comme les registres de l'étude, si elle n'avait d'autre objet que d'intimider le visiteur. Un appétit d'encre fraîche le tenaillait; il aspirait à la possession de ces brochures de quatre sous dont la mode se généralisait. De la nouveauté, de l'inédit, voilà ce qu'il fallait au notaire et que son village lui refusait. A sa bibliothèque, Gabriel Didones préférait la lecture, cette sensation de légèreté soudaine, cette lévitation de l'âme que procure la découverte d'un auteur inconnu lorsque celui-ci pénètre dans votre vie par effraction. Il administra bientôt la preuve qu'il plaçait même la lecture au-dessus du profit.

Avec l'application qu'il mettait à régler les affaires de ses clients, le notaire de Labastide arrangea sa propre succession. La vente d'un millier d'hectares de pins et d'une petite métairie lui permit de conserver la propriété familiale. Au jour du déménagement, il referma lui-même les volets devant quelques villageois regroupés près des grilles dans un silence réprobateur.

Un de ses amis de collègue, assureur à Portville, avait déniché à son intention, une

maison de deux étages, étroite et sans grâce, sise sur les boulevards où ferrailent les tramways et flanquée d'un jardinet mité comme un vieux tapis. C'était bien assez pour eux trois, la bibliothèque, Emma et lui. On prendrait une gouvernante et on installerait l'étude dans des bureaux du centre. Emma regretta un peu les pittoresques personnages de la basse-cour mais le tramway, qui ne faisait pas moins de raffut, l'enchantait. Madame Rosa la gâtait effrontément. Chaque jour elle accompagnait la petite à l'école voisine, tenue par des religieuses moins coulantes. Emma accueillait largesses et brimades d'un cœur égal. C'était une enfant paisible, aussi transparente qu'une vitre sans buée.

\* \*  
\*

Quelques années suffirent au notaire pour rétablir la situation qu'il avait si brutalement hypothéquée et la retourner à son avantage au-delà même de ses espérances. Sa compétence et le sérieux qu'il apportait aux moindres détails n'expliquaient pas à eux seuls ce regain d'opulence. Des confrères jaloux y virent l'empreinte d'appuis occultes, d'interventions politiques, voire de complicités

maçonniques. En vérité, Gabriel Didones n'était affilié à aucune coterie. On aurait vainement cherché dans Portville plus indifférent que cet homme aux manigances de la société, et plus solitaire que lui. Ce qui avait facilité sa tâche était outrageant pour l'amour-propre de ses confrères, c'est pourquoi aucun d'entre eux ne pouvait l'envisager : quelqu'un qui n'a pas échoué à Labastide où les gens sont lents et méfiants, ne peut que réussir à Portville où ils sont impatients et vaniteux, donc crédules. L'étude était si prospère et si bien huilée qu'il se contenta bientôt d'en surveiller de loin le fonctionnement.

Sa bonne fortune n'avait en rien modifié les habitudes du notaire. Il n'eut pas l'idée d'échanger la maison des boulevards pour une résidence plus noble. Il se déplaçait en tramway; il prit l'autobus lorsque le bitume eut recouvert les rails et les pavés. Il voyait deux ou trois films par semaine, toujours seul. Sitôt sorti de la salle, il s'atablait au café le plus proche, commandait un chocolat et notait dans un carnet à couverture de moleskine noire les impressions que lui avait laissées la séance. Le plus clair de son temps était consacré à la bibliothèque dont les rayonnages capitonnaient le long et haut

couloir qui traversait la maison de part en part, ainsi que la pièce la plus vaste du rez-de-chaussée, ouverte sur le piteux jardin. Les ouvrages auraient également colonisé les étages si Gabriel Didones ne s'était fixé une règle stricte : chaque apport de livres neufs devait être compensé par la liquidation d'un nombre égal de livres anciens jugés inférieurs. Au terme de cette décantation quotidienne, il espérait se doter d'une bibliothèque d'environ huit mille volumes correspondant à ses goûts.

Ses va-et-vient fréquents entre les bouquinistes et les librairies de Portville y avaient popularisé la silhouette de ce client de choix. Toujours sombrement vêtu (si bien qu'il paraissait ne posséder qu'un costume), il portait des cheveux gris, taillés très courts, ce qui lui donnait un âge mal défini, qu'on situait vers la soixantaine bien avant qu'il l'eût atteinte. Il ne se séparait jamais d'un vieux cartable en vachette noire, où il enfouissait les nombreux ouvrages qu'il achetait et payait en fin de mois.

Emma bénéficiait des avantages de ce compte, mais en usait peu. Elle venait de son côté, errait parmi les livres en spectatrice, et repartait le plus souvent les mains vides. Nul n'aurait songé à en faire l'observation à la fille d'un tel bienfaiteur.

Bien qu'on ne les vit guère ensemble, ils formaient un couple, un véritable couple soudé par une manie commune, par une totale indifférence aux autres, plutôt que par le sang. Il n'existait pas entre eux de lien père fille, dans le sens affectueux et charnel qu'on donne en général à cette expression. Même, on aurait pu trouver monstrueux le désintéret de ce père pour l'existence quotidienne de son enfant. Il ne l'avait pas vu grandir, il ne s'était jamais enquis de ses études, dont il avait à peine noté l'interruption précoce. Il ne s'étonnait pas davantage de la voir mener à vingt ans une vie recluse, si étrangère à celle des jeunes filles du même âge. Elle n'avait pas d'amis, simplement de vagues relations. J'en fis partie dans des circonstances que j'évoquerai ultérieurement, car elles justifient ce récit.

Gabriel Didones n'avait jamais dit à sa fille qu'il l'aimait. Son geste le plus tendre était ce baiser annuel, ou plutôt l'effleurement rapide de son front à la naissance des cheveux, le jour de son anniversaire. Cependant il n'envisageait pas de vivre sans Emma; et si on lui avait demandé ce qu'était pour lui le bonheur, sans doute eût-il décrit l'une des soirées qu'ils passaient ensemble dans la

bibliothèque, chacun calé dans son fauteuil à oreillettes et lisant en silence. Il arrivait qu'un craquement de bûche dans la cheminée lui fit lever les yeux. Alors, il considérait la scène obliquement éclairée, le front penché d'Emma sous la lampe, son air grave et lointain, et il était heureux. Paisible, serein, et un peu alourdi par cette béatitude, comme lorsqu'on regarde une toile de Vermeer.

S'il s'était moqué des études de sa fille, il avait en revanche veillé à ses lectures. Plus exactement, il lui avait rendu le désir de lire aussi naturel que celui de manger ou de dormir. Petite, Emma avait appris à toucher les livres; elle en avait aimé le contact avant même de pouvoir les lire. Jamais son père ne l'avait contrainte à ouvrir un ouvrage, jamais il ne lui avait imposé un titre, mais il s'était arrangé pour que lui tombât sous les yeux entre neuf et treize ans : *Les Trois Mousquetaires*, *David Copperfield* et *l'Île mystérieuse*, trois romans auxquels il prêtait des vertus initiatiques parce qu'ils avaient métamorphosé sa propre enfance. Il n'imagina même pas que pareilles œuvres convenaient peut-être mieux à un petit garçon. La suite lui donna raison : le charme opéra sur Emma de la même façon, impérieuse, enveloppante et durable. A l'intérieur de son regard pénétra ce voile

d'absence qui revenait la visiter comme un nuage familial. Celui qui aurait pu la voir grandir dans cet état de distraction ravie et avec ce regard-là, eût deviné qu'elle était marquée du signe.

Au printemps de l'année où je fis la connaissance d'Emma — elle pouvait avoir vingt deux ans — l'humeur de son père s'assombrit. On ne le rencontrait plus promenant autour des cinémas son costume désuet et son cartable trop lourd. Il venait d'atteindre la soixantaine et rendait surtout visite à son médecin. Des malaises, qu'il avait pris pour passagers — absences, pertes de mémoire, vertiges — tendaient au contraire à se répéter en s'accroissant. Ainsi éprouvait-il des difficultés de plus en plus fréquentes pour retrouver une date ou un objet. Quel que fût le nom dont la science moderne voudrait bien affubler ces «troubles spatio-temporels», Gabriel Didones en savait assez long pour faire son diagnostic : il entraînait dans une phase de sénilité précoce. A Labastide on aurait dit de façon plus abrupte : «le notaire devient gâteux».

Le délabrement qui l'attendait l'effrayait bien plus que la mort; cependant, il s'ingéniait à dissimuler à sa fille les progrès du mal. Ayant renoncé aux séances de cinéma et aux

carnets de moleskine, il s'occupait de sa bibliothèque et d'elle seule, mais de façon brouillonne et compulsive. Obsédé par la précision du classement, par la rigueur de son ultime sélection, il immolait des auteurs dont un an plus tôt il n'aurait pas conçu de se défaire. Emma connaissait bien le rituel. La main blanche de son père effleurait les volumes, ralentissait aux abords de la lettre V. Elle semblait voler près des dos légèrement arrondis par leur couverture de papier cristal et se posait enfin sur le livre, prélevé dans la rangée. *Migraine* était feuilleté, soupesé, transféré dans l'autre main, puis c'était le tour d'*Histoire d'aimer* ou du *Lit à colonnes*. A suivre ces gestes, Emma savait que le séjour des œuvres de Louise de Vilmorin en ces lieux touchait à sa fin.

Ces répudiations n'avaient affecté à l'ordinaire que des pensionnaires du second rayon. Aussi sa surprise fut réelle lorsque son père lui intima de le débarrasser d'Artaud et de Bataille. Quelques jours plus tard son étonnement ne fut pas moins vif, et se mua en inquiétude.

«Emma ! Emma !». Le notaire s'impatientait en haut de son escabeau à hauteur de la lettre A.

— Oui, père.

— C'est insensé, qu'as-tu fait de *Histoire de l'œil* ? Les Bataille ne sont pas à leur place.

— Mais c'est vous-même qui m'avez dit de les porter chez le bouquiniste !

— Tu rêves, mon petit, quand aurais-je proféré une ânerie pareille !».

Emma s'empressa de racheter ce qu'elle avait vendu, puis elle se rendit chez le docteur Schéol. Non sans invoquer le secret professionnel et déplorer l'embarras où il la plongeait, le brave homme finit par confirmer ce qu'elle soupçonnait : quels que pussent être à l'avenir les moments de rémission, le mal progressait vite. L'issue ne faisait pas de doute : peut-être un jour devrait-on se résoudre à placer le notaire, devenu irresponsable, sous la tutelle de sa fille. Est-ce qu'elle comprenait ? Était-elle prête ?

Elle ne comprenait que trop. Voulant prendre de vitesse la déchéance à ses trousses, Gabriel Didones s'était mis en tête de relire sa bibliothèque en commençant par la première lettre de l'alphabet. Parfois il s'impatientait à l'idée d'être retardé par un obstacle somme toute superfétatoire à ses yeux, tel que le massif constitué par les œuvres d'Antonin Artaud; il rusait en essayant de l'escamoter. Parfois le découragement l'envahissait : il n'atteindrait pas la lettre L et

les trente quatre volumes de son cher Prince de Ligne. Parfois il oubliait tout bonnement ce qu'il avait entrepris et demeurait penché au-dessus d'une page, scrupuleusement immobile, comme un guetteur qui s'assoupit et veut donner le change. Ainsi, ce soir-là, son esprit fatigué s'était-il échoué sur la première proposition faite par l'abbé Dinouart dans *L'Art de se taire* (1771) : «*On ne doit cesser de se taire, que quand on a quelque chose à dire qui vaut mieux que le silence*». Emma voyait depuis de longues minutes son père pétrifié, agrippé à cette phrase, à ce lambeau de sens que rien ne précédait dans sa tête vide et que plus rien ne suivrait. Larmes aux yeux, elle cherchait son regard qui basculait dans l'hébétude pour lui souffler la suite : «*Il y a un temps pour se taire comme pour parler. Le temps de se taire doit être le premier dans l'ordre et on ne sait jamais bien parler, qu'on n'ait appris auparavant à se taire*». Mais à quoi bon ? Tout ce qu'elle pouvait faire maintenant c'était le protéger de lui-même, d'un dangereux accès d'orgueil; c'était prendre ses livres en charge et le rapatrier doucement vers les contrées du silence dont ils étaient l'un et l'autre issus.

A ce point du récit, il importe de rapporter une bizarrerie dans l'existence d'Emma. On

sait qu'elle se rendait volontiers chez les marchands de livres de Portville, en curieuse plutôt qu'en acheteuse. La librairie de la rue Elzévir avait sa préférence. C'était une sorte de long boyau tapissé de livres, qui pouvait lui rappeler la bibliothèque familiale, bien que le plafond de pierres voûté fût ici plus bas et l'atmosphère moins contrainte. Les employés qui la connaissaient bien ne l'importunaient guère et elle vaquait à sa guise entre les rayons. Emma venait depuis plusieurs années dans cette maison, où elle se sentait à la fois anonyme et protégée. Fidèle à ses habitudes, elle entra et ressortait par la rue Elzévir sans avoir remarqué que l'établissement disposait d'une seconde issue à l'autre extrémité. Une porte plus petite et à peine utilisée, ouvrait, en effet, sur la rue du Signe. Emma n'avait rien à y faire non plus que dans le labyrinthe de venelles obscures qui en dépendait, c'est sans doute pourquoi elle n'y avait jusqu'alors prêté aucune attention. Ce jour-là, un inoubliable vendredi, alors qu'elle s'appêtait à partir, elle avisa un homme qui ouvrait la porte du fond. Amusée de faire une découverte après tant d'années, elle décida de l'imiter. Au moment de sortir, passant devant une table chargée de livres, elle toucha du plat de la main, comme il lui arrivait

souvent de le faire de façon machinale, la couverture colorée d'un ouvrage qui lui rappelait son enfance.

Rue du Signe, où elle s'engageait pour la première fois de sa vie, deux petites filles du quartier, Delphine et Marinette se trouvaient en panne de jeu. Emma se dirigea vers elles et, à sa propre stupéfaction, s'entendit leur raconter : *«Le soir, comme ils rentraient des champs, les parents trouvèrent le chat sur la margelle du puits où il était occupé à faire sa toilette»*. Les mots du livre qu'elle venait de toucher jaillissaient de sa bouche. Spontanément. Sans qu'elle eût à produire un effort de mémoire, sans même le souhaiter; elle savait les dix sept contes par cœur, de la première à la dernière ligne.

Troublée comme on l'imagine, Emma ne put trouver le sommeil de la nuit. Le lendemain matin, dès l'ouverture, poussant la porte de la rue du Signe, elle entra dans la librairie, ne salua personne, repéra un livre qu'elle aimait, posa sa main bien à plat sur lui et sortit rue Elzévir. Rien. Elle accomplit la même opération en sens inverse, comme la veille et, dans la rue du Signe, encombrée de livreurs, elle reconnut enfin les mots qui montaient en elle : *«Je suis né le 25 décembre à minuit, d'une moujique et d'un grand-duc. Mon*

*père avait le teint blond, une barbe de pope et des sourcils de dieu*. Emma se précipita vers le café, qui commençait juste à sortir sa terrasse, afin de mettre un peu d'ordre dans ses pensées. L'effroi avait été sa première réaction face au phénomène dont elle était le siège. Toute la nuit, elle avait eu peur, mais, moins que ce matin devant la disparition momentanée du miracle. Et quel soulagement ensuite, lorsqu'elle avait senti revenir ce qui l'effrayait la veille. A nouveau anxieuse, elle voulut tenter sur-le-champ une expérience supplémentaire, fit en courant le tour du pâté de maisons afin d'entrer dans la librairie par la rue Elzévir. Cette fois encore elle choisit un de ses livres préférés, mais volumineux et rare. A tout hasard, elle appuya sa main plus fort, plus longtemps, puis sortit cœur battant au soleil. La première phrase se répandit en elle : *«Au mois de juillet 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Neva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T\*\*\*, membre du sénat de Saint-Petersbourg et le chevalier de B\*\*\*, jeune Français que les orages de la révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale»...*

Emma reprit place devant sa tasse de café et ferma les yeux. Enfant, lorsqu'elle revenait

de la table de communion, elle concentrait ses pensées, ainsi que les bonnes sœurs le recommandent, sur la présence divine dans son cœur. Elle pouvait localiser la place de l'hostie. Elle se sentait alors maladroite, encombrée. Les livres qu'il lisait avec tant de sérieux semblaient exercer sur son père une influence analogue, ils le rendaient plus compact et plus grave. Au contraire, ce qui se logeait en elle de façon inexplicable l'allégeait. Au lieu de se sentir envahie par un corps étranger, elle avait l'impression d'éprouver une dilatation de tout son être. C'était comme si son sang circulait plus librement, et l'ombre de son regard prenait une teinte dorée.

Emma se persuada sans peine qu'elle ne pouvait partager ce secret. A quoi bon rendre public ce qui serait sans doute considéré comme une anomalie physiologique ou, pire encore, regardé en attraction de foire. Il fallait se montrer prudente. Ayant constaté qu'aucune autre librairie de Portville ne lui permettait d'exercer ce qu'elle répugnait à nommer son pouvoir, elle prit soin de ne pas multiplier les visites rue Elzévir; et de s'y montrer aussi discrète que naguère.

Durant les mois qui suivirent, elle connut un bonheur dont elle ne laissa rien filtrer.

C'était toujours la même jeune femme vêtue de bleu-marine, sur le point de tourner vieille fille. Visage pâle (où seules les lèvres étaient colorées d'un rouge incarnat), cheveux noirs séparés au milieu du front en deux bandeaux lisses, talons plats : rien ne trahissait chez mademoiselle Didones qu'elle était la proie d'une si mystérieuse alchimie. Les livres absorbés en catimini, les millions de phrases transfusées en elle, ne l'encombraient guère et ne se mélangeaient pas davantage. Chaque visiteur trouvait à se loger dans son organisme sans empiéter sur le voisin. Elle s'émerveillait de constater combien les plus grandes œuvres tiennent peu de place lorsque dégagées de toute armature, elles se réduisent à leur substance. La *Recherche du Temps perdu* était comme un pépin de pomme dont elle percevait à peine la présence à l'articulation du coude. Tout Colette semblait s'être rivé ainsi qu'un diamant dans le lobe de son oreille droite. Il y avait encore tant d'espace en elle et tant de livres dans la librairie, auxquels Emma pouvait subrepticement rendre leur souffle. Tantôt elle faisait provision de pensée : *«Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends*

*l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?»* ou bien : *«Notre premier mouvement pour juger de la valeur d'un livre ou d'un homme ou d'une musique, est de nous demander : «Sait-il marcher ? Mieux encore sait-il danser ?»*; et elle allait les jours suivants dans les rues de Portville, avec son bagage invisible, qu'elle faisait danser, avec ses réserves de gai savoir qui la rassasiait. Tantôt elle attendait d'être assise dans l'autobus et alors que celui-ci s'ébranlait le long du fleuve, elle s'offrait une friandise. *«J'aimais éperdument la comtesse de ...; j'avais vingt ans et j'étais ingénu; elle me trompa, je me fâchai, elle me quitta. J'étais ingénu, je la regrettai; j'avais vingt ans, elle me pardonna : et comme j'avais vingt ans, que j'étais ingénu, toujours trompé, mais plus quitté, je me croyais l'amant le mieux aimé, partant le plus heureux des hommes»* dont la suite coulait voluptueusement sous sa peau. Tantôt elle se recroquevillait sur un émoi d'adolescence, dont elle ravivait les prodiges : *«Je sortais d'un théâtre où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant»...*

Elle avait observé des nuances dans la façon dont les livres s'immisçaient à l'intérieur de son corps. Si elle se contentait d'appuyer la paume de la main sur la cou-

verture, l'ouvrage pénétrait en elle comme un tout homogène et ineffaçable. Au contraire, si elle touchait le livre ouvert, celui-ci semblait se dissoudre, devenir partie intégrante de ses cellules et, d'une certaine manière, retrouver en Emma l'existence diffuse et aléatoire qui avait été la sienne avant qu'il ne soit écrit.

La mystérieuse et subtile fertilité accordée à Emma n'était d'aucun secours pour son père dont l'esprit se dépeuplait. Non seulement le notaire, enfermé dans sa bibliothèque, perdait le souvenir de ses livres, mais il oubliait en même temps le désir qu'il en avait eu.

Le besoin de ne pas laisser sans bénéficiaire le don inutile à son père poussa-t-il mademoiselle Didones vers l'institut des jeunes aveugles ? Probable. En tout cas, c'est là que j'eus l'occasion de la rencontrer. Je devrais plutôt dire de la surprendre.

Un après-midi alors que je passais dans le corridor qui longe les salles de lecture, mon attention fut attirée par une voix inconnue. Elle venait d'entamer : *«Vers la fin du mois d'octobre dernier, un jeune homme entra dans le Palais-Royal au moment où les maisons de jeu s'ouvraient, conformément à la loi qui protège une*

*passion essentiellement imposable»*. Interloqué, j'écoutais la suite, sans un geste. C'était moins la voix elle-même qui m'intriguait, parce qu'elle était inconnue à l'institut, que son timbre bizarre. Cette voix ne lisait pas, elle ne récitait pas non plus — du reste qui aurait su par cœur le roman de Balzac ? — elle semblait simplement matérialiser les mots à mesure que ceux-ci, sans aucune hésitation ni effet dramatique, se présentaient d'eux-mêmes dans la bouche de l'inconnue. Par nature, je suis peu porté aux divagations et ma profession m'en protège, pourtant j'acquis la certitude extravagante que de l'autre côté de la cloison avait lieu un phénomène de ventriloquie surnaturelle. Ce n'était pas la femme mais le roman qui parlait ! J'entrouvis la porte et contemplai Emma Didones : un volume fermé reposait inutilement sur ses genoux, son visage était sans expression et son regard, n'eût été une sorte de voile doré qui l'embuait, ressemblait à celui des aveugles en face d'elle. Quelqu'un sentit ma présence, elle m'aperçut alors, sursauta, fit tomber le livre qu'elle ramassa prestement et ouvrit au hasard, fit mine de reprendre. Je m'éclipsai...

Bien que je ne pusse me l'expliquer raisonnablement, je ne doutais pas de ce que j'avais

vu. Dois-je l'avouer ? Pour en avoir le cœur net, je pris Emma Didones en filature. A plusieurs reprises j'observai son manège dans la librairie et mes derniers doutes s'évanouirent. Ah ! rien au monde ne m'a plus troublé que l'imperceptible modification de cette jeune femme lorsque, d'un bref élan du corps et avec quel sourire, elle sortait dans la rue du Signe.

Bien après qu'elle eut interrompu ses visites à l'institut pour assister l'agonie de son père, j'eus la preuve que mademoiselle Didones m'avait deviné. Je reçus de sa part un bristol cerné de noir, où elle me priait de venir veiller la dépouille de son père.

La chambre ardente était improvisée dans la bibliothèque où une demi-douzaine de personnes assuraient Emma de leur réelle affliction. Elle portait une robe noire, en velours me semble-t-il, et un voile sous laquelle lui-sait le cercle incarnat du rouge à lèvres. Après que les uns et les autres eurent pris congé, elle me demanda si je voulais bien lui tenir compagnie quelques instants. Elle éteignit l'éclairage électrique, ne conservant comme lumière que celle, tremblante et jaune, de cinq lourds chandeliers à plusieurs branches, répartis entre le couloir et la pièce où gisait le notaire dans son cercueil ouvert.

Elle y disposa sept rubans de soie noire qu'elle noua sous la boîte puis, m'indiquant l'escabeau, elle dit : «Voulez-vous le tenir, s'il vous plaît, j'ai quelque chose d'important à finir».

Tantôt, j'avais la cheville, tantôt le genou, tantôt la taille d'Emma Didones à hauteur des yeux. Elle choisissait dans les rayonnages les livres préférés de son père, ceux qu'il avait en vain tenté d'arracher au naufrage de sa mémoire pour les emporter dans la mort. Les élevant dans la lumière pour en vérifier le titre, elle leur imposait les mains. Je ne peux nommer autrement cette étrange cérémonie qui dura une partie de la nuit; après quoi elle dit en me souriant : «C'est fait, merci».

Elle coupa les rubans de soie, qui entouraient le cercueil comme une bande le fait d'un livre, et m'en remit un, sans explication. Sur le pas de la porte, comme je lui tendais la main, elle y plaça la sienne, avec ce geste vaguement sacramentel qu'elle avait eu toute la nuit. Je ne pus réprimer un mouvement de recul qu'elle ignora. Le dernier regard que m'adressa Emma Didones nous lia plus sûrement que le secret dont elle m'avait confié la clé.

Je ne la revis jamais.

\* \*

La librairie de la rue Elzevir ne fut pas peu surprise d'hériter de la bibliothèque des Didones. On y apprit qu'ayant liquidé les biens du notaire à Portville, Emma s'était retirée à Labastide.

\* \*

Sept ans plus tard une obligation me conduisit dans le village. Je trouvai la maison fermée, le jardin à l'abandon. Emma Didones était enterrée à côté de son père. Personne ne put -ou ne voulut- me dire de quoi elle était morte... Songeur, mal à l'aise, je dirigeai mes pas vers le cimetière, en triturant au fond de ma poche un reste de ruban noir.

Les deux sépultures prenaient l'ombre d'un if. Elles étaient sévères, faites en granit du pays, sans fleurs. La première portait cette inscription : *Gabriel-Henri Didones (1908-1972) notaire...* Et la seconde simplement : *Emma*.

Dieu me pardonne, la pierre tombale avec ce nom gravé en lettres d'or sur fond gris ressemblait tant à une reliure que je me penchai vers elle et, longuement, y posai la main.



*Pierre Mertens*

*Une vie  
illisible*

---

---

J'ai pour métier de lire les livres des autres, et de les recenser, sous divers pseudonymes, dans des gazettes de province. Ce soir, en rentrant chez moi, j'ai trouvé ma bibliothèque effondrée au-milieu de mon cabinet de travail.

J'ai cru d'abord à un cambriolage. Mais non : les étagères avaient seulement basculé

sous le poids des volumes. J'en ai retrouvé certains jusque dans la cuisine et la salle de bains... Cela devait arriver un jour ou l'autre. Pourquoi avoir tant tardé à acheter un meuble plus spacieux ? Depuis le temps que je n'arrivais plus à classer mes ouvrages sous des rubriques : *Sciences humaines, Ecole de Francfort, Polémologie, Romans hispano-américains, Révolution féministe*,... etc., et que je songeais à les descendre à la cave, ou à les revendre, à l'américaine, un dimanche matin, dans mon jardin...

— «C'est bien la preuve, m'a dit Nana, que tu devrais plutôt emménager chez moi : il y a bien plus de place !» Mais, bon prince, elle m'a accompagné chez un brocanteur du centre de la ville, et nous avons acheté des rayonnages sur lesquels s'empileront, demain, les biographies de femmes, les poésies irlandaises, les recommandations diététiques, les mémoires de comédiens ou de sportifs dont l'époque ne se montre guère avare.

C'est même un plaisir rare de profiter de mes vacances estivales pour procéder à ces nouveaux rangements : cette année, je ne partirai pas pour les Maldives ni ne gagnerai les Moluques ou les Fidji. Quelle volupté de voyager plutôt sur place en disposant, ici, Cervantès et là, Flaubert et là, plus loin, l'*Histoire de l'Aéropostale* ou une *Jeunesse de Raspoutine* !

Du reste, pourquoi irais-je chercher ailleurs l'été ? Depuis quelques jours, la ville s'alanguit sous la canicule et c'est torse nu que, monté sur une escabelle, je classe et dispose mes livres bien-aimés.

La sonnerie du téléphone peut, seule, me tirer de ma contemplation bibliophilique. Tous mes amis ne seraient-ils pas encore partis pour Carthagène, Assouan ou Karachi ?

— Allo ? Ici, Cloclo. Vous m'aviez bien dit qu'en cas de besoin, je pouvais vous appeler chez vous ?»

Mon interlocutrice avait la voix d'une adolescente. Je lui ai demandé à qui elle croyait s'adresser. Elle a décliné mon identité et, comme pour interdire toute dérobade, mon adresse et ma profession. Je ruisselais de sueur.

— Vous me remettez, n'est-ce pas ?» m'a-t-elle demandé.

J'ai assuré que oui et lui ai demandé ce que je pouvais faire pour elle... J'ai ajouté que j'étais très occupé pour l'instant mais que je rappellerais dès que possible.

Elle m'a dit n'être pas abonnée au téléphone, et qu'elle m'appelait d'une cabine. Qu'elle partait, le soir même, pour le Niger mais qu'elle me retéléphonerait à son retour «ne serait-ce que pour vous rembourser ces

deux mille francs que vous m'avez prêtés, l'autre jour, et que j'ai, à présent, dépensés... Je devrai donc vous faire un chèque...»

Elle a coupé là. D'ordinaire, je savoure les quiproquos et, mieux, je les prolonge avec malice, afin de pénétrer par effraction dans l'intimité d'un inconnu. Neuf fois sur dix, celui-ci met de nombreuses minutes à s'aviser de sa méprise. Le temps de me livrer ses secrets les plus douloureux. Quand il s'agit d'une femme, le plaisir est décuplé... («Tu as une voix si blanche, ce soir... Sans doute es-tu, de nouveau, surmené ? Seras-tu seulement en forme, samedi ? La chambre est ravissante, tu verras ! Surtout n'oublie pas les coupes à champagne... Mais que tu as donc la voix fatiguée : je ne t'ai jamais entendu aussi défait... Tu ne me caches rien, n'est-ce pas ?»)

Cette fois, les rôles s'étaient inversés : Cloclo me connaissait, moi qui ne savais rien d'elle, et dont le nom même ne me rappelait aucun souvenir.

S'agissait-il d'une plaisanterie ? Je me souvins que mon nom ne figurait même pas à l'annuaire .

J'avais perdu tout entrain et, après avoir serré un peu n'importe où les *Essais* de Montaigne — Autobiographie ? Classique ?

Méditation philosophique ? —, j'abandonnai, pour ce jour-là, mes opérations de rangement.

Le soir, je ne dis mot à Nana de l'appel de Cloclo. Elle me trouva déprimé.

Le lendemain, je constatai la disparition de mon portefeuille et résolu d'aller aussitôt le déclarer au commissariat du quartier.

A quand remontait donc la perte ? Je ne savais : je vivais claustré chez moi depuis plusieurs jours, déjà, et je n'avais pas eu de dépense récente à effectuer. Le serre-billets contenait-il beaucoup d'argent ? «Vous allez vraiment porter plainte ? Il y a si peu de chances qu'on le retrouve, vous savez...» Pour peu, on m'eût découragé. A quoi servaient-ils donc, les flics ?

J'ai résolu de faire, contre mauvaise fortune, bon visage. Je suis remonté sur mon escabelle et me suis mis en quête d'une place idéale pour les *Mémoires d'Outre-Tombe*, d'une alvéole prête à recueillir le *Banquet et Phaéton*, et d'un petit purgatoire où moisiraient, en toute quiétude, les *Souvenirs* du Général Eisenhower.

Le téléphone a lancé un appel d'ambulance. C'était Loulou. Elle se permettait, disait-elle, de me joindre «comme convenu».

Je n'ai pas perdu mon sang-froid. Je n'ai manifesté aucune impatience. Je lui ai seulement demandé si elle ne pensait pas être leurée par une homonymie. Ça l'a complètement sciée. Elle n'avait pas pensé à ça, Loulou. D'une voix soudain très altérée par l'angoisse, elle me dit que l'homme à qui elle pensait parler était aveugle et que, d'ailleurs, il courait un grand danger. Elle ajouta, folle d'anxiété, qu'il fallait lui porter secours au plus vite. Je déclarai que «je prenais les choses en main» et je raccrochai.

Je remontai sur l'escabelle et m'efforçai, durant une demi-heure, de départager Slaughter et Cronin, Dostoïevski et le vainqueur de l'Everest, un professeur de yoga et le Père Teilhard de Chardin. Mes mains tremblaient. J'avais l'esprit ailleurs. Je réfléchissais. Je laissai en plan ma classification et recherchai dans l'Annuaire du téléphone si un quelconque abonné portait mon nom. Dix-sept particuliers partageaient ce privilège. J'éliminai d'office plombier, charcutier, professeur d'éducation physique, peintre en bâtiment, horloger, informaticien : aucun n'aurait pu, sans danger, exercer son métier dans la nuit de la cécité.

Trois autres, à la profession indéterminée, ne répondirent pas. En vacances, les bougres,

à Minorque ou dans le New Hampshire, allez donc savoir.

Un autre, encore, par chance, répondit. Je lui demandai, à tout hasard, s'il connaissait Loulou et Cloclo ? Il ne connaissait qu'elles, me répondit-il, mais il y avait bien longtemps, reconnut-il, qu'il ne les avait vues...

Un aveugle eût-il recouru à ce terme : ce n'était même pas impossible, mais je me gardai bien de vérifier ! Je pris congé. Ne sus plus que faire de *Moby Dick*, des *Sept piliers de la sagesse*, ni d'*Une année parmi les singes du Kenya*, ni d'*Evita Peron telle que je l'ai connue*... Le soir, Nana passa à l'improviste, l'air soucieux, buté. Elle finit par m'apprendre qu'une certaine Zouzou s'était permis de téléphoner chez elle parce qu'elle désirait «mettre certaines choses au point avec moi de toute urgence...»

— «Tu comprends, mon chéri, je ne te demande pas d'explication, mais il y aurait pourtant matière à s'interroger... Mets-toi donc à ma place...»

Je ne sus que répondre. Je ne m'y mettais que trop bien, à sa place. Je l'enviais, même. Ma vie avait tellement changé, en quelques jours. Je considérais ma bibliothèque abandonnée, dévastée, désormais inutilisable. Elle ne me serait plus d'aucun secours, allez.

Je pensais à cette escouade, cette maffia de femmes malicieuses qui, ayant sans doute mis la main sur mon portefeuille, un jour, en ville, sur mes papiers d'identité, une pétition en faveur des martyrs du Cambodge signée de mon nom, une carte de membre du club de golf-miniature auquel je suis affilié..., avaient retrouvé ma trace, s'étaient livrées à mon sujet à une enquête en bonne et due forme, avaient remonté toute une filière, à seule fin de me persécuter... Pourquoi ce complot ? Pour se distraire de quelle oisiveté ? Je méritais si peu un tel intérêt. Ma vie est si vaine. Rien que du papier. Du papier à répertorier. Tout, décidément, est si arbitraire. Pourquoi donc voisineraient Mac Orlan, Malraux, Mauriac, Montherlant ? Cousteau, Tazieff et Paul-Emile Victor ? Gandhi et Luther King ? Fabre et Jean Rostand ?

Moi aussi, je me suis mis à téléphoner de-ci, de-là, à des inconnus choisis au hasard dans l'Annuaire. Je me disais que les relations établies sur ce mode en valaient, après tout, bien d'autres. Telle femme âgée me pria de «parler lentement, très lentement, car sa santé n'était plus bonne». Telle autre me dit «qu'elle avait pris plaisir à ma conver-

sation car, au moins je l'avais écoutée et que cela ne lui était plus arrivé depuis belle lurette...» Un enfant me dit «merde, et que c'était son poème, et que son poème était une merde».

Souvent, certains numéros n'étaient même pas attribués, et j'en étais, à chaque fois, surpris.

L'été a pris fin. Nana, excédée, m'a quitté. Je sens bien qu'elle n'a saisi qu'un prétexte. Mais comment lui donner tort ?

Je considère, encore une fois, ma bibliothèque saccagée comme par un autodafé sans incendie. Ces livres rêvés, pensés, écrits dans toutes les langues et dans aucune. Une sorte de *desesperanto*.

J'ai pensé que si j'avais trouvé cette histoire, la mienne, racontée dans un de ces livres dont j'assure le compte rendu, je n'aurais pas été tendre pour l'auteur.



*Jean Guerreschi*  
*Le diable et le*  
*commis-voyageur*

---

1920. Deuxième quinzaine de janvier. Kafka s'arrête devant la vitrine de Casinelli, une bibliothèque de prêt du vieux Prague où sont exposées les publications nouvelles. Devant lui un garçon et une fille, six et sept ans environ. Ils parlent de la confession. La petite fille soutient que lorsqu'elle vient de commettre un

péché, le diable, chassant l'ange qui la protégeait jusque là, vient prendre place derrière elle, mais que, bien entendu, on ne le voit pas. «Tu vois, dit-elle en se retournant, il n'y a personne derrière moi». À quoi le garçon, découvrant la présence de Kafka, répond malicieusement que, derrière lui, par contre, le diable y est ! «Celui-là, je le vois aussi, proteste la fillette, mais ce n'est pas de celui-là que je parle».

Les vitrines des libraires sont les derniers lieux d'une ville où l'on peut encore sentir le diable venir prendre place derrière son dos. Tiens, par exemple, ces temps-ci, Pérec. Vous regardez la jaquette blanche de «53 jours», roman inachevé, et soudain, il est là, en surimpression sur la vitre, impalpable, en train de lire par-dessus votre épaule, avec ses gros yeux étonnés, sa coiffure et sa barbe hirsutes, ses grains de beauté... Ça servirait à quoi de se retourner ? Vous lui diriez quoi ? «Dommage que vous soyez mort si tôt» ? Ou bien : «Vous en avez mis du temps ! À la fin, il a fallu vraiment vous bousculer...» La petite fille a raison de protester. Ça n'est jamais de celui-là dont on parle. Le diable, celui qui est dans votre dos et qui se reflète dans la glace, qui vous regarde lire dans son livre quand vous l'ouvrez, et qui, pour cela, attend parfois pendant des siècles que vos yeux viennent se poser

sur ces lignes que les siens avaient déjà désertées de leur vivant, le diable patient qui chasse les nombreux anges — ils sont légions — dont la fonction est de vous protéger de la Chute dans la lecture, de diable-là n'est pas mort d'un cancer du poumon ni d'une tuberculose : il est le diable spécifique de *ce* livre, le *daimôn* du livre en question, une sorte de génie protecteur de la lecture, c'est-à-dire de l'écriture telle qu'elle attend d'être lue par vous.

Les écrivains ne sont pas des gens intéressants. Ils le sont même moins que la moyenne, parce qu'ils meurent souvent sans avoir tenu leurs promesses, et qu'ils promettent toujours (dans la vie comme dans les livres) beaucoup plus qu'ils ne peuvent tenir. Seuls, leurs démons valent parfois qu'on ouvre le livre dont ils ont chassé l'ange qui, de son étincelante épée, protégeait vos yeux de la lecture. Faites rouler la tranche contre votre pouce : vous entendrez le froufrou affolé du second; la tâche du premier est achevée; dans votre dos il n'y a plus *personne*.

Pessoa en rit encore. Le 4 octobre 1914, il raconte à Armando Côrtes-Rodrigues comment, voulant égarer les soupçons de quelqu'un à propos du pseudonyme de Caeiro sous lequel il a publié une trentaine de

poèmes en mars de la même année, il a convenu avec son ami Guisado que celui-ci parlerait publiquement de Caeiro comme d'un poète qu'il aurait rencontré en Galicie. Or, au moment où la chose a lieu, un commis-voyageur qui se trouve là intervient de manière imprévue pour confirmer qu'il a effectivement entendu parler de ce Caeiro et qu'il a même lu des vers de lui quelque part... Fou-rire contenu de Guisado. Pour qu'un pseudo devienne réel, il suffit donc qu'il voyage ! Amusant. Certes, mais qui l'est moins : inventez n'importe quel nom, il se trouvera toujours quelque commis-voyageur pour y accrocher des vers qu'il a lus quelque part, et vous voilà protégé par un double auquel vous ne demandiez pas tant... Pourtant, Pessoa s'en inventera d'autres : Ricardo Reis, Álvaro de Campos... Ira même jusqu'à leur laisser la place dans ses rencontres amoureuses avec Ophélia Queiroz; poussera jusqu'à les décrire physiquement : Caeiro, blond aux yeux bleus; Álvaro de Campos, les cheveux raides avec une raie sur le côté... Fuite en avant devant le vertige, ou, à l'inverse, tentative de contrôle par la multiplication, afin que ce «Caeiro, poète galicien», ne risque pas de prendre seul toute la place ?

Les fictions de l'écriture ne suffisaient pas à calmer la démangeaison existentielle de

Pessoa. Il lui a fallu plus et mieux que des personnages pour convertir ses émotions et, de fil en aiguille, pour éprouver d'autres émotions qu'il aurait «oublié de sentir». Il a eu besoin de fictions qui tiennent debout, comme lui dans la rue, entre deux tavernes. D'auteurs, aussi vrais que lui, qui lui tinsent tête. Jusqu'à quel point ? Jusqu'au point où, en toute logique hétéronymique, Pessoa deviendrait lui-même un pseudo *réel* parmi les autres.

En quoi cette anecdote rejoint-elle la parabole de Kafka ? En ce qu'elle travaille l'écrivain au corps. En ce qu'elle renforce cette évidence — que le battage médiatique s'efforce d'*emballer*, autrement dit d'accélérer et d'envelopper dans le comment-taire — que l'écriture est une substitution de corps, de sexe, d'histoire, de visage. Qu'on écrit pour dompter la mort, c'est-à-dire non pas pour s'immortaliser comme on se plaît à l'annoncer, mais pour disparaître *avant* le terme. Que le livre est la pierre tombale de cette opération réussie, les bibliothèques les cimetières raisonnés des hétéronymes, et les librairies le théâtre à la fois détaché — cyniquement comptable — et passionnellement engagé d'un certain nombre de cultes, de gymnastiques, d'exhumations, d'ensevelissements...

Comme quoi le diable et le commis-voyageur ont partie liée. Le diable chasse l'ange qui protégeait de la lecture; et la lecture, en faisant voyager, assure la réalité unique, celle-là quasi intemporelle, des pseudos. À la faveur de cette pirouette ontologique, quelqu'un s'est absenté : l'écrivain. Mêlé aux lecteurs, il est redevenu l'anonyme commis-voyageur, avec son ange dans le dos, qu'il était avant d'écrire. Le lecteur qu'il est toujours, qu'il aurait bien voulu demeurer si seulement l'écriture ne l'avait arraché à son corps à ce point là.

23 septembre 1989



## *François Bon*

# *Portrait-charge*

---

*toute ressemblance etc...*

«Les livres morts-nés sont les livres sans inquiétude.»

Le quai avait des allures de Marque Jaune; les projecteurs du port trouaient le brouillard pour dégager un halo sur le bitume brillant, avec au milieu des rails de voie ferrée : un décor pour roman policier («Je ne lis jamais

de romans policiers, avait encore dit M., à moins bien sûr de considérer Saint-Simon comme procédant de l'enquête de police»). A droite une suite de hangars derrière des gril-lages noirs, et, pour compléter le cliché, la perspective qui n'en finissait pas de la haute tête des grues qu'on distinguait quand même.

«Je lis le dimanche les livres qu'on reçoit par métier, les livres qu'on doit vendre. Je commence le dimanche au réveil et j'arrête le soir. C'est ma promenade. Je ne les regarde jamais sinon. C'est un principe».

J'avais voulu qu'on dîne à *La Perla*. Les deux serveuses, la mère et la fille, ne parlaient toujours que l'espagnol, on avait eu un coin de toile cirée dans la salle du bas, et un homme un peu plus loin, la tête de côté et la bouche un peu ouverte, regardait l'écran de télévision au-dessus de l'entrée sur une étagère, de tout le temps de notre repas n'avait pas eu un mouvement pour se détourner. L'art du portrait c'est chercher, mais dans une exacte obéissance à l'autre, j'avais dit au libraire, une exagération de ce qui en soi-même reste partiel ou flou, le distendre jusqu'à ce que des mots précis et solides s'y emboîtent.

«Jamais devant les clients rien d'hasardé, s'appliquer à la conduite. Et de ces choses dont ils vous parlent, qui ne sont pas nécessaires,

ne s'en pas mêler, si on ne doit pas les faire bien : leurs vacances, occupations du soir, cinéma, ne m'intéressent pas. Je ne vais pas au cinéma. Et que Saint-Simon fascine à l'extrême, continuait le libraire, pour ne jamais laisser se replier sur soi-même l'écart où on se voit; se garder sous une vitre et le plus dur éclairage. Je n'ai jamais lu de livre écrit après celui-ci, et ce qu'il soumet à sa précipitation, monde rigide tout entier coulé dans sa nuit. Je n'ai pas voulu, ni même Balzac».

Les séparations dans cette ville sont si brusques, par ce jeu de cercles et de boulevards où seule l'eau fait trouée et contient les ordinaires espaces indéfinis et bétonnés : j'avais mis des mois autrefois pour me repérer dans Bègles et me débrouiller de cette spirale permanente depuis ce marché dit des Grands Hommes, ou celui des Augustins je ne sais plus, j'ai dit au libraire, un rond en sens unique avec sa halle de tôle au milieu et, tout près pourtant de la vie ouatée de la Bourse et des Quinconces, le refuge restreint des nuits blanches. Qu'une œuvre littéraire n'est grande que si elle présente cette géographie où la logique interne ne se peut appréhender que par plaques, avec ces zones plus dures et leur sentiment d'interdit, même si la ville le gomme à force de vitrines et de banques. Ta librairie au lieu d'une cave

à vins, j'ai dit, et des fringues de luxe rue aux Loups.

«Je ne sais plus dormir, m'a coupé M., c'est surtout pour ça. On y perd ses verbes, on parle trop vite. Je dors trois heures, au mieux cinq. Alors je m'en vais dans ce siècle. J'éteins à quatre heures, pour me réveiller entre huit et neuf; il y a la librairie à ouvrir. Longs essais pour sortir de cet état. Parfois sur le dernier bord du plus affreux éclat».

Violence d'autant plus brutale quand elle secoue et passe, j'ai dit; ville qui reste avant tout un port, mais mal à l'aise d'être ainsi enfoncée dans la terre, et sans vitrine de mer. A cul de Gironde et le mascaret une vague de boue, j'ai dit aussi. Les rives sont affreuses, deux murs de terre. Moins sale, mais tellement plus hypocrite que Hambourg. Une fois dans cette rue sous votre Palais des Sports, vers minuit, j'ai dit encore, un type a demandé l'heure à un passant devant moi; il n'avait pas de montre, le type lui a allongé sans prévenir le poing dans ses lunettes de myope, s'est sauvé en courant : et tout ce sang sur le visage. Je suis monté dans le car de police pour accompagner le gars à l'hôpital, entre stade et cimetière, par là-bas à l'ouest, j'ai dit. Les urgences dans un souterrain sans trottoir, un quai comme pour en usine les marchandises. Il y

avait un homme sur un brancard, des pansements sur la tête et les yeux, et sa femme près de lui, debout, mais c'était lui qui parlait puisque leur gosse était toujours dans la salle d'opération, qu'ils n'avaient pu le ranimer encore, l'homme immobile sans cesse parlait pour sa femme qui lui tenait les mains, on les avait mis à attendre dans ce souterrain éclairé au néon, avec la porte de verre qui s'ouvrait automatiquement sur les brancards des accidents du samedi soir. Moi aussi j'avais attendu là, plus tard il avait fallu ramener le myope dans sa chambre d'hôtel près de la gare Saint-Jean : l'impression, même au cinquième étage, que les voitures roulaient dans la chambre. Le type travaillait dans le chantier d'un parking, avait loué cette chambre pour quatre mois. Et même là, au retour, il n'avait rien dit, même pas merci. Sauf que ses lunettes étaient cassées, que c'était bien dommage. Ce qu'il avait dans la tête, j'ai dit, je n'en ai rien su; comme si tout cela, hors les lunettes cassées, restait après tout dans l'ordre des choses.

«Il est de bonne foi d'avouer ses ténèbres, et de ne pas donner des fictions et des inventions à la place de ce qu'on ignore; phrase de profonde conséquence, y réfléchir. L'invention, pour Saint-Simon, plus haute que la fiction. Vois-tu, un extérieur droit, sec, avec du

rebutant. Nageant sur les superficies, et vient un trait depuis le fond, qui perce. Joindre la connaissance du monde à la belle littérature, union bien rare. Tout vient de ne pas savoir dormir, continuait M.. Mécanique roulante des jours et des temps. Heures rompues. Le lundi on s'occupe des chiffres, les autres jours on finit de ranger le soir à dix heures, et le dimanche il y a ce cimetière pour s'y promener, les livres qui paraissent et nous inondent, les livres sans inquiétude».

Du quai je l'avais obligé à bifurquer dans ces rues basses où autrefois on venait à la Rhumerie, une cave qui s'appelait comme ça mais on ne l'a pas retrouvée et la vieille Renault camionnette de la librairie semblait prête à se disloquer à chaque pavé. On est remonté vers ces suites de rues quadrillées, aux abords du boulevard de ceinture, où lui, le libraire, habitait. Quand j'étais à Bordeaux, j'ai dit, on venait voir le dimanche les démolitions derrière la grande Poste; une nuit un mur s'est effondré et il restait des habitants, des vieux au troisième étage, leurs vêtements tombés avec le pignon et l'escalier : la maison comme une boîte ouverte, j'ai dit, avec les papiers peints et encore des meubles, la tripaille des plomberies et ce lit qui restait en bascule sur le vide. On était dans la

pièce d'en bas occupée par des chats et une cage à oiseaux, avec une cuisine sommaire, un évier où traînaient des restes de petit-déjeuner. Au-dessus, la pièce avec le matelas qu'il me réservait. Pas d'étagères aux murs mais des paquets de livres sur le sol, entassés, et l'odeur de tabac. Lui dormait sous les toits, au-dessus, et m'a montré sa collection; près de deux réveils côte à côte, une planche suffisait à porter ses livres :

«Le paradoxe est du besoin vital de lire, mais de se contenter, à mesure qu'on vit, de moins en moins de livres. Métier où il est bon d'être de mauvais caractère, au moins pointu. Saint-Simon aide à se tolérer cette colère.

— Toi, Fourès, Jean Simon, tous pareils, j'ai dit.

— Je ne vends pas tous les livres, je refuse; je n'ai pas accoutumé de charger les tableaux que je suis obligé de présenter : mais il n'en paraît pas que de bons. Voilà pourtant, on ne conçoit pas à Bordeaux une librairie spécialisée dans les seuls livres qui vaillent, ceux de la démesure».

La quête où on se voudrait chacun d'un tel abîme possible, j'ai répondu, et l'impression année après année qu'il se refuse, ne peut s'inventer qu'après coup, le livre fait à

l'aveugle, rouage d'artisan. Le culte où on peut être de Balzac, j'ai dit, et l'impression depuis longtemps d'un grand corps organique, que le quinzième siècle et Villon auraient annoncé, et auquel le coup de butoir du seizième aurait donné sa première ampleur et définitive.

«Pas assez de rigueur, avait insisté M., qui s'était soudain redressé, mis debout devant le fauteuil. Ce siècle seul, dit classique, bloc tournoyant mais traversant haut et droit en sa fusion un ciel noir, avec des points de plus haute luminescence, flammèches. Surtout cette architecture qui l'organise, symétries, grands reliefs sur le vide. Que cela s'ouvre avec Michel de Montaigne, bordelais, je te le concède, avait quand même dit le libraire en montrant la gauche de sa planche. Mais un seul vers de Malherbe peut l'avaler entier. Vous ne savez pas imaginer. Qui fréquente ce siècle sait que le reste ne compte pas. Achèvement de la littérature possible, grand corps du dire qui se fixe. Etendues gigantesques de syntaxe, et rigoureuses. Saint-Simon défile les vies depuis leur fin, déroulées par coups de brosse à rebours depuis une agonie venant sur d'autres agonies, plaisante occupation, indétachable. Après lui, plus rien. Monde qui sombre tout entier sans rien déranger d'une minute à ses heures mar-

quées; société dont on dit qu'elle se gâche elle-même, parce que l'homme pense en petit. Et ces phrases de double glisse, tableau sur tableau, chaque mannequin trimbalé dans son définitif empaillage. Au bout reste quoi, peut-être un peu de Voltaire...»

On n'accède certainement à la totalité d'une lecture qu'à projeter en elle le manque où on est de toutes les autres, l'interdit à quoi d'elles on se force, j'ai répondu. Mais la confiance ou l'angoisse à quoi conduit de penser qu'une écriture, pour conquérir sa nécessité, se doit de se conduire à cette démesure que ceux-là nous apprennent, laquelle pourtant ne révèle pas de visage transmissible. J'ai dit : l'impossibilité toujours de saisir où s'invente la nécessité d'un livre. Les trous noirs des Illuminations, j'ai dit.

«Pauvre ! Baratin et parlote, trop peu d'exigence; bien sûr qu'à quinze ans je lisais. Proust, Dostoïevski, comment sinon cette lubie d'un commerce des livres. L'important, ne les avoir jamais touchés depuis; même : revendus, oui. Saint-Simon dirait : qu'ils paraissent après lui des rinçures; excuse le terme, qui lui appartient, et sa certaine enflure. Vous autres, qui publiez, à quoi bon; prétention. Vos petits mensonges, affabulations. Il dirait : qui pompent l'air comme

une machine pneumatique. Huit mille pages tassées, pas un portrait pareil; un seul défilé avec ses pans, ses cahots. Rien du monde qui ne s'y résolve. Une méchanceté de guêpe, qui vous manque. Mais ces nappes déployées, les huit mille pages de Saint-Simon un seul tambour dans le crâne. Haine de Balzac, mépris de son style, à ne pas vouloir se dissoudre dans ce manque, mais je tiens bon, je résiste».

J'ai dit à H. M. que cela suffisait, j'avais assez de notes pour le format de texte qu'il nous proposait.



*Jacques Abeille*

*Outre  
Mémoire*

---

---

Avec cette honte troublante, presque exaltante, qu'adolescent on connaît en rêve à se promener nu en des lieux publics, il est revenu dans la librairie. Une fois de plus, avec la même soudaineté, sans se soucier de la prouesse qui consiste à retrouver le chemin de cet espace secret et paradoxal. Pas davan-

tage il se s'étonne que l'accueille encore une boutique qu'il hantait dans sa jeunesse et qui devrait depuis longtemps avoir disparu. Il est tout à la joie d'y être enfin de retour, feuilletant de nouveau le grand livre, scrutant avidement son incomparable typographie elzévirienne, déchiffrant les grandes planches illustrées. De quelle fable essentielle est-ce donc le recueil pour que l'émotion du visiteur soit si forte de seulement en sentir le poids sur ses genoux ? Quelle attente oubliée mais tenace, presque torturante, ces feuillets viennent-ils combler en se déversant sous ses doigts diligents ? Dans un tel moment ses sentiments ne l'intéressent guère; ils risqueraient de le distraire de cette réalité plénière à laquelle il désire rester présent aussi exclusivement que si déjà elle menaçait de se dérober.

Dans la pénombre — la lumière est toute concentrée dans les pages qu'il tourne ou d'elles seules émane — il interpelle le libraire et lui demande à quel auteur on attribue cette œuvre merveilleuse. L'autre ne se manifeste pas; la voix, fraîche et inconnue, d'une vendeuse qu'on ne voit pas lui répond avec insistance : «C'est vous ! C'est vous !» Même s'il s'efforce de n'en rien montrer encore, la terreur le prend. Des menaces toujours plus étroitement cernent la lumière, se pressent

autour de lui et ne lui laissent finalement pas la force de crier que non, que c'est impossible. La même voix, franchement rieuse, éclatante, lui reproche sa lâcheté et affirme qu'il a écrit bien des livres. Beaucoup ? Trop, voudrait-il protester tandis qu'à ses yeux se dévoile le rayon qui les porte et s'incurve sous leur poids. Comment on parvient à faire face à la plus aberrante situation, comment on lui survit, il ne le saura jamais. Le fait est qu'il demeure. Une vague et passagère nausée prélude à une syncope qui ne se produit pas. Il n'ose pas compter les volumes; chacun le condamne. Il considère leur présence. La diversité de leurs formats l'étonne. Il parvient à en tirer deux ou trois vers lui, à les feuilleter un peu, lointain, désœuvré. D'où lui vient cette force impertinente ? Il ne lit pas, tout de même. Pas un mot. Malgré une respiration oppressée il trouve assez de souffle, encore que sa voix sonne ridiculement fluette, pour disputer un peu. Nier qu'il ait écrit tant de livres, il ne le pourrait guère. Il n'y songe pas. Mais au moins qu'on prenne garde à sa sécurité. La censure est vigilante, ses instances multiples sont à l'affût partout et cette proclamaion le met en péril. Un auteur, au su et au vu de tous ! Cette fille y songe-t-elle ? L'invisible vendeuse rit de plus

belle. Se figure-t-il, par hasard, qu'elle ne connaît pas son monde ? Que le grand avènement de la littérature ait été prononcé, supérieurement, elle ne le sait que trop ! Les intrigues ont été projetées sur le monde, tout est écrit. Ici elle ne fait aucun cas de son murmure : taisez-vous donc ! taisez-vous donc ; même cela, il faut éviter de le dire, et poursuit, toujours aussi enjouée. Les seuls livres réels sont les maisons rangées le long des rues comme des ouvrages sur leurs étagères. Les hommes habitent des poèmes ; ces tiroirs de béton que les urbanistes tirent du sol, ils en sont les caractères. Tout cela, on nous l'a inculqué très tôt. Nous a-t-on assez édifiés ! La ville est une grande bibliothèque ; écrire est un vice somptuaire. Mieux que quiconque lui, l'auteur, devrait le sentir et faire confiance à la solidarité qui les lie, elle et lui, dans l'illicite. Nul ici, dans le souterrain, ne pourrait le dénoncer sans se voir aussi sévèrement condamné. Tous, auteur, vendeur ou lecteur sont enveloppés dans la même indéfectible complicité. Il voudrait se justifier ; la terreur dans laquelle il survit, chaque jour... et puis, à quoi bon ? Au fond, il ne s'émeut pas tant des paroles que de la voix qui les profère, cette voix claire, volage et innocente. Le comprendrait-elle ? La complicité dont elle se

réclame n'entame pas la solitude, elle l'accroît peut-être — puisqu'il était question de vice.

Ses mains sont sales. Durant tout cet échange, il n'a presque rien dit, préférant tripoter les livres, pour se donner une contenance peut-être. Une poussière insidieuse lui colle à la peau et retrace en noir les rides de ses paumes. Rappporter ses empreintes de page en page, il ne manquerait plus que ça ! Il connaît bien le petit cabinet de toilette qui s'ouvre discrètement à côté du rayon des romans d'aventure. La porte refermée c'est le calme. Oui, juste un peu de calme regagné sur les émotions et leurs désordres divers. Cette voix surtout, si claire malgré l'épaisseur des livres. Sans doute pour commencer, un filet d'eau parcimonieux et sussurant lui coulant une fraîcheur entre les doigts, s'efforce-t-il de se ressaisir. Il y parvient presque jusqu'au moment où cette maîtrise de soi qu'il croit reconquise le rend au présent, à cet espace exigü qu'éclaire un petit tube fluorescent, tandis qu'il se penche vers ses mains, propres enfin, avec la tentation de plonger dans leur creux rassemblé son visage aussi pour le rafraîchir. Du même mouvement, toujours à travers l'étroit guichet qui lui fait face, de très loin vers lui s'incline un vieil

homme au visage parcheminé. D'un sursaut il revient aux choses mêmes, au lavabo, au miroir qui le surplombe, à sa propre face, si méconnaissable, s'adressant à lui depuis la grisaille de la glace à peine embuée par son haleine. Figure qui descend lentement, s'évanouit tandis qu'il la plonge dans l'eau soulevée de ses mains en coupe, réapparaît ensuite ruisselante et éberluée, fixe. Ce n'est pas la poussière qui a regravé ses traits. Les lignes sombres qui barrent son front, cernent ses yeux où s'affaissent des paupières amollies, descendent lacrimales et abruptes à travers ses joues creusées, détachent de sa mâchoire des fanons flasques, sont des rides. Un instant le front tâche à sauver les apparences comme si ses strates horizontales édifiaient une assise pour on ne sait quelle élévation, mais aux tempes concaves les méandres veinés et surtout, chevauchant l'attache des oreilles, deux petits bourrelets que les cheveux ternis ne parviennent pas à dissimuler témoignent sans doute possible que tout croule avec cette peau distendue et s'effondre. La vieillesse est avancée. Or, se demande-t-il, le temps dont il lit inversée l'inscription sur sa face, où est-il passé ? S'il secoue sa mémoire atterrée n'y surnagent guère que quelques mots lointains, ceux qu'il

se murmurait enfant face aux injustices, dans l'espoir : «Quand je serai grand». Sans doute désignait-il ainsi la pleine maturité, sa force et ses plaisirs. A cette époque promise il n'est jamais parvenu, ne serait-ce que pour un bref passage. L'enfance, oui, proche encore à la toucher, dans une vitrine intacte, ses jeux et ses rites, ses odeurs, ses secrets et sa magie. Les signes malgré les maladresses un à un se levant presque à chaque pas, les signes n'ont jamais rejoint dans une mise à nu rêvée, une mise en chair, la réalité savoureuse et froissée comme une poignée d'herbes folles dont s'exprime le suc dans un poing crispé. Avant de se matérialiser ils ont été reversés tels - non, pas tels, déjà flétris- aux livres, archives de ce qui n'eut pas lieu. Combien de temps faut-il en alignant les rides pour faire au temps son compte ? Au moins cette histoire-là ne l'écrira-t-il pas. Qu'un autre s'en charge, si quelqu'un jamais peut en tirer plaisir.

Donc, au bout d'un moment, il sort d'une démarche chancelante et en tout point conforme à l'image de soi qui désormais l'habite. Ses genoux tremblent maintenant qu'il sait. La lumière a encore baissé, ou est-ce sa vue ? Comme le reste. Comme s'il ne savait pas où il était. Deux mains au parfum d'enfance se posent sur son visage. Des doigts légers

parcourent ses traits, pour remodeler son masque ou le reconnaître. Deux lèvres effleurent les siennes. Un souffle. Ou n'est-ce qu'un courant d'air ? Il veut tendre les bras. Un rire jeune résonne et s'éloigne dans l'obscurité profonde où il erre seul maintenant.

Du présent ouvrage, achevé d'imprimer en novembre 1989 sur les presses du Temps qu'il fait, à Cognac, il a été tiré cinquante exemplaires de tête sur vergé ivoire numérotés de 1 à 50.